

Odile de Lagrange – 32 ans – Femme bâouée

Il va me le payer très cher ce salaüd !

Je vais lui faire payer ce qu'il m'a fait au prix fort. Il va regretter de m'avoir épousée... Je veux le voir me supplier. Je veux qu'à chaque décharge, il implore ma grâce. Et quand je lui aurais fait croire que je lui accorde mon pardon, que je vais tout arrêter, je veux qu'on exécute la sentence. Et je le regarderai droit dans les yeux. Je lui sourirai et je lui dirai : « Tu vois, moi aussi mon chéri, je sais mentir... » Je veux voir son corps secoué par les convulsions provoquées par l'électricité... et entendre ses cris se perdre dans la nuit. Après tout ce qu'il m'a fait ! Toutes ses tromperies. Tous ses mensonges. Mais comment ai-je pu être aussi bête ? Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Je n'en sais rien. Bien sûr, j'avais quelques soupçons. Ses absences. Sa distance avec moi et les enfants. Mais la vérité est parfois bien difficile à admettre. Heureusement, Charles m'a ouvert les yeux...

*Et pourtant... Comme Henri était charmant lorsque je l'ai rencontré ! Un autre homme. Une autre époque. Il sortait de l'ordinaire, il était différent de tous les pitoyables galants qui me faisaient la cour uniquement pour l'argent de mon père. Le problème d'être une riche héritière. Je suis en effet la **fille unique de Paul Barberon**, riche industriel ayant fait fortune dans la métallurgie et l'armement. Ma mère est morte de la tuberculose alors que j'avais cinq ans et mon père m'a élevée tout seul malgré le temps que lui prenaient ses affaires. Il a toujours souhaité que je fasse un bon mariage. Il voulait que mon mari soit un garçon de bonne famille, sérieux et qui m'aime pour ce que je suis. Il avait l'œil pour repérer les coureurs de dotes dans les soirées mondaines que nous fréquentions. Il dissuadait les plus entreprenants et m'apprenait à les reconnaître afin que je puisse les éconduire facilement.*

*Henri de Lagrange, lui, n'avait pas le profil. Il était fils de bonne famille, comme les autres. Son père était un juge puissant, riche et réputé. Mais Henri n'avait pas voulu profiter de la notoriété de son géniteur et embrasser une carrière de magistrat. Il s'était lancé dans les affaires avec **Charles Audebert**, un ami d'enfance, alors que tant de gens de son âge se laissaient vivre sur l'argent de leur famille. Avec son associé, ils tentaient de faire du commerce de liqueurs et de spiritueux. Mais la concurrence était rude et les débuts difficiles. Ce côté entreprenant plut à mon père qui lui aussi avait débuté avec peu de soutiens. Henri ne cachait pas qu'il avait des difficultés mais disait qu'il se faisait un plaisir de les affronter. Je pense que ce qui différenciait aussi Henri de la plupart de mes courtisans c'est que, tout jeune, il avait participé aux combats, en 1918. Il avait connu les tranchées et vu la mort de près. Cela lui conférait une maturité qui faisait gravement défaut à mes autres courtisans. Ce trait-là aussi ne déplaisait pas à mon père qui avait une réelle affection pour les patriotes qui avaient eu le courage de se battre au front.*

Et puis, il y avait ses yeux ! Quel regard ! Il ne pouvait que vous mettre en confiance. Un vrai ange ! J'aurais pu succomber au premier regard... Mais j'avais appris de père qu'il fallait se méfier et que mettre à l'épreuve son galant était un art que devait maîtriser toute fille de bonne famille. Je mis donc longtemps avant de céder à Henri. Nous nous promenions souvent dans le jardin de la propriété de ma famille à Saint-Cloud. Henri me déclamait des tirades, me récitait des poèmes. Je riais de bon cœur à son humour que je trouvais à l'époque délicieux. Ce garçon n'était vraiment pas comme les autres. Son charme était, je dois bien l'avouer, franchement dévastateur. Henri avait beaucoup de tact et petit à petit, je cédaï à ses avances. Il sut parfaitement me séduire, si bien que le 3 avril 1923, je m'en souviens comme si c'était hier, dans le jardin de Saint-Cloud, j'embrassai pour la première fois celui qui allait devenir mon mari pour le meilleur, et surtout pour le pire : Henri de Lagrange.

Père n'émit aucune objection à notre mariage, ému par mon bonheur et convaincu du sérieux et des sentiments d'Henri. La cérémonie eut lieu le 19 août 1923 en l'église de Saint-Cloud. Une très belle réception suivit. Tous les amis et toutes les relations de mon père étaient présents. Il y avait des députés, des industriels, des magistrats... Une très belle fête durant laquelle je ne cessai d'avoir les larmes aux yeux. Mon père semblait parfaitement accepter son gendre. Il faut dire qu'Henri était merveilleux à cette époque... Il fut d'ailleurs très doux durant la nuit de noces, que j'appréhendais, comme toutes les femmes de ma situation. Il sut avoir les gestes et les mots qu'il fallait pour rendre ce moment inoubliable.

Les premiers mois de notre mariage furent heureux. Mon époux semblait ravi et se montrait très doux avec moi. Malheureusement, il travaillait beaucoup et était souvent absent. Je m'accommodais tant bien que mal de cette situation. Henri me promettait que lorsque ses affaires tourneraient toutes seules – c'était son expression – il m'accorderait plus de temps. Ce jour vint car mon père fit jouer ses relations pour pérenniser l'entreprise d'Henri. Mais jamais Henri ne tint sa promesse, il en voulait toujours plus et courrait par monts et par vaux. Cependant, l'illusion que j'avais de mon mariage m'empêchait de voir la vérité.

Cette illusion fut renforcée par mes deux maternités. Auguste naquit le 7 février 1925 et Thérèse le 25 septembre 1926. Ce sont deux merveilleux enfants : beaux, intelligents, curieux et tendres. Henri fut tout de suite un mauvais père. Il ne s'occupe pas de ses enfants et considère que c'est une tâche exclusivement féminine. Il ne s'intéresse pas à leur éducation, ni de près, ni de loin. Même pas à celle de son fils aîné qui est, somme toute, censé lui succéder un jour. C'est lorsque je compris qu'Henri ne ferait jamais d'effort que nos relations se dégradèrent irrémédiablement. Je fis ce qu'Henri appelle de plus en plus de « crises ». Mon mariage devint un échec et je me réfugiai dans l'amour que je portais à mes enfants.

Mais cela ne suffit pas à me rendre heureuse. J'ai fini par suspecter Henri d'avoir une maîtresse. Parfois, il y avait sur sa peau des parfums inhabituels. Il devint distant et sa tendresse disparut. J'en parlai avec mes amies. Leurs réponses à mes inquiétudes furent inattendues. Elles me dirent que dans notre milieu, il était très courant que nos chers maris aient une maîtresse, que l'on ne pouvait rien y faire et qu'il fallait s'en accommoder. Mieux, elles me dirent que la meilleure chose à faire était d'à mon tour prendre un amant... Quelle hypocrisie ! Moi qui croyais que l'on se mariait pour le meilleur et pour le pire. Dans un premier temps, je me résolus à ne pas chercher à en savoir plus et je n'évoquai jamais mes soupçons devant mon mari. De toute façon, qu'est ce que cela aurait changé ? Je préférais n'en rien savoir pour ne pas souffrir davantage et je ne suivis pas les conseils de mes amis en restant fidèle. Et puis, peut-être était-ce dû à mon éducation chrétienne, mais je gardais espoir que les choses s'arrangeraient un jour et que je sauverais mon mariage.

Malheureusement ce ne fut pas le cas. La vie est parfois cruelle ! Un beau jour de septembre 1932, je l'ai vu au bras d'une dame dans le jardin du Palais Royal ! Je passais par là par hasard et je l'ai vu la faire rire et l'embrasser... Comme au début, avant notre mariage... Quelle vision cruelle ! Ce jour-là, il m'avait dit qu'il était dans le sud de la France pour affaire. Combien de fois m'avait-il ainsi menti ? J'étais anéantie. Je quittai le jardin en larmes... Henri, bien trop occupé, ne m'avait même pas aperçue.

Le lendemain, après une nuit solitaire et atroce, je décidai de me rendre au siège de sa compagnie, espérant le trouver pour lui demander des explications. Évidemment, il n'y était pas. Je fus reçue par son associé, Charles Audebert. Lorsqu'il me demanda ce que je voulais, je fondis en larmes, perdant tout mon sang froid en lui racontant tout. Charles parut très affecté par mes malheurs. Il semblait aussi très troublé. Il eut une réaction inattendue : il me parla d'Henri. Il m'avoua tout ce qu'il savait sur mon mari, n'en pouvant plus de couvrir ses mensonges au nom d'une amitié depuis longtemps envolée et ne voulant plus être le complice de mon malheur et de celui de mes enfants. J'appris qu'Henri ne m'avait jamais épousée que pour ma fortune. Que depuis le début de notre mariage, il ne s'occupait pas vraiment de la compagnie, déléguant à Charles sa gestion et vivant une vie de débauché, gorgée de luxure. Henri multipliait les maîtresses. Il m'avait même trompée avec certaines de mes meilleures amies, celles-là même qui m'avaient conseillé de prendre un amant, les garces !

Et puis Charles ajouta qu'Henri ne me méritait pas et qu'il me révélait tout cela par amour pour moi ! J'étais effondrée et mis plusieurs jours à reprendre mes esprits, obnubilée par toutes ces années de mensonges. Bien que la rancœur emplissait mon cœur, je ne dis rien à Henri et continuais à faire semblant. Heureusement, Charles me fut d'un grand secours. M'ayant avoué son amour pour moi, il se mit à me courtoiser assidûment. Il devint mon amant dès le mois d'octobre. Un bon amant, très doux et très attentionné. Rapidement, je tombai littéralement amoureuse de lui. Et plus mon amour pour lui prenait de l'ampleur, plus ma haine pour ce salaud d'Henri progressait. Malgré l'hypocrisie de notre relation, nous étions toujours mari et femme aux yeux de la société et nous devions faire bonne figure. Je ne sais pas si Henri savait que je couchais avec son associé mais il semblait de toute façon n'avoir cure de ce qui pouvait m'arriver.

La situation devint difficile quand je réalisai que j'étais enceinte de Charles et commençai à rêver de faire sortir Henri de ma vie et de celle des enfants. D'abord, je fis ce qu'il fallait pour que Henri pense que l'enfant puisse être de lui. Mais rapidement, je ne supportai plus le fait de devoir nous cacher avec Charles. Pour mon amant aussi, la situation devint rapidement insupportable. Il voulait aller voir Henri et régler cela comme il disait « entre hommes ». Ce ne pouvait être la solution. Il fallait quelque chose de plus radical. Il fallait qu'Henri disparaisse de notre vie, à Charles, aux enfants (en particulier au futur bébé) et à moi-même. Et il n'y avait pas beaucoup de solutions. Soit nous quittions notre vie pour aller la refaire ailleurs mais cela représentait trop de sacrifices, surtout pour les enfants... Soit nous trouvions un moyen de nous débarrasser d'Henri... C'est cette deuxième option qui finit par s'imposer comme une évidence, à Charles et moi. Mais comment faire sans éveiller les soupçons ? Nous n'étions pas des assassins dans l'âme.

Alors que je me décourageais, Charles m'annonça lors d'un de nos rendez-vous de janvier qu'il avait peut-être trouvé la solution. Dès le lendemain, il me présenta un homme qui refusa de donner son nom. Juste son prénom : **Maurice**. Il avait la cinquantaine plutôt élégante, des cheveux gominés et un costume impeccable. Charles ne voulut jamais me dire où il l'avait rencontré. Nous expliquâmes à mots couverts à Maurice que nous souhaitions nous débarrasser de quelqu'un. Il nous expliqua que cela lui était possible moyennant une forte somme d'argent. Il ne voulait traiter qu'avec une personne, la plus proche possible de la victime. C'était donc moi. Charles devait être tenu à l'écart. Maurice me donna d'autres rendez-vous.

Il m'expliqua que ce genre d'affaire, comme il l'appelait, n'était jamais sans risque et coûtait fort cher. La somme, **100 000 francs**, était en effet très élevée, mais Charles était assez riche pour la couvrir. Maurice ne voulait que vingt pour cent de la somme tout de suite, le reste devant être livré le jour du crime, le tout en liquide. Il me posa des questions sur les habitudes de la victime, comme il l'appelait. Je lui appris son goût immodéré pour les femmes et la bagatelle, ainsi que quelques endroits où il a ses habitudes. Maurice sembla satisfait. Il me demanda ensuite si le client, moi donc, comme il m'appellerait désormais, souhaitait, moyennant un petit supplément de **25 000 francs**, assister à l'affaire. J'ai beaucoup réfléchi à cette opportunité. Après des heures d'introspection, j'en suis venue à la conclusion que je souhaitais en effet assister à la fin d'Henri. J'en ai parlé à Charles. Il est plutôt contre, mais j'ai quand même décidé d'y aller. Je veux être sûre qu'Henri ne pourra plus me nuire. Mieux, je veux qu'il sache que je suis là quand il meurt. Je veux qu'il me voie me jouer de lui, comme il s'est joué de moi pendant tant d'années. J'ai le souvenir de ce choc violent et douloureux, quand j'ai surpris Henri au bras de sa putain, dans les jardins du Palais Royal. C'est sans doute idiot, mais je veux que Henri ressente la même douleur, en me regardant, en comprenant le mal qu'il y a à se voir tromper. Je sens bien que ma douleur, ma rage et ma folie ne s'apaiseront que si je vois Henri mourir à petit feu devant moi. J'ai donc dit à Maurice que je voulais non seulement assister à la mort d'Henri mais aussi imposer le mode opératoire. Je lui expliquai que je voulais qu'on l'électrocute progressivement afin qu'il meure dans d'atroces souffrances... Avec un sourire carnassier, il me répondit que la demande était inhabituelle mais qu'il pensait pouvoir arranger ça.

Les **25 000 francs** du premier paiement versé, Maurice me dit qu'il s'occuperait de tout et que je ne devais surtout pas chercher à savoir, sinon l'affaire capoterait et je ne reverrais pas mon argent. Les semaines passèrent sans nouvelles de Maurice. C'est lorsque je commençais à me demander si je n'avais pas été trompée qu'il se signala. Il me dit que l'affaire aurait lieu le week-end prochain. Je devais me rendre à 17 heures samedi à la gare Saint-Lazare où Maurice m'attendrait. Je ne devais prendre que le strict nécessaire et ne rien dire à personne. Justement, Henri m'avait dit qu'il serait absent tout le week-end car il devait traiter avec des clients au Havre. Je feignis comme toujours de croire son mensonge. J'espérai secrètement que ce serait le dernier... Quant à Charles, il avait appris que son associé ne serait pas là et m'avait envoyé un message délicieusement tendre et ambigu, m'invitant à le retrouver ou, par mon silence, à lui signifier que ce week-end était le bon. J'hésitai à l'appeler, mais finalement, je préfèrai le silence, par crainte que Maurice ne l'apprenne et annule tout.

La soirée

Nous sommes le 7 avril 1933. J'ai rejoint Maurice à la gare Saint-Lazare avec juste un petit sac de voyage, et une sacoche avec l'argent bien sûr. Pour plus de sécurité, je l'ai acheté juste avant chez Amareti et frères, un maroquinier de mon quartier qui ne me connaît pas. Lui avait une petite mallette et une curieuse boîte noire. Je surpris un regard désapprobateur sur mon ventre déjà bien rond. Mais alors que je voulais le questionner, il me coupa et me demanda gentiment mais fermement de me taire. Je devais en savoir le moins possible pour la réussite de notre affaire. Il précisa qu'il disparaîtrait dès le lendemain et que je ne le reverrais jamais. Officiellement, nous étions un couple en voyage. Le voyage fut long et ennuyeux, Maurice parlait peu. Nous étions pourtant seul dans un compartiment. Je lui remis l'argent, les **100 000 francs** restant, qu'il compta avec soin. Nous avons traversé les terres normandes et sommes descendus à Fécamp vers 21h. Nous étions attendus par un drôle de bonhomme, un rustre d'une quarantaine d'années. Il nous conduisit à notre destination en voiture. Il me sourit assez bizarrement, mais Maurice me dit de ne pas m'inquiéter. Ni l'un ni l'autre ne dirent mot de tout le trajet nocturne. Je ne me sentais pas très à mon aise, mais j'étais déterminée à aller jusqu'au bout.

Le trajet en voiture dura un peu moins d'une heure. Il faisait nuit noire. Nous passâmes le portail, remontâmes l'allée et nous garâmes devant une bâtisse. Nous pouvions entendre la mer. Maurice me dit « les falaises » en me désignant le bout de la propriété. Le conducteur nous quitta pour ranger sa voiture. Maurice me sourit en me disant « nous y voilà ». Une lanterne éclairait la porte du bâtiment. Il semblait y avoir des dépendances. Au-dessus de la porte, j'aperçus à la lueur de la lanterne une petite enseigne « Pension Saint-Sauveur » et sur la porte, un panneau « Complet ». Je ne posai pas de questions bien qu'elles me brûlaient les lèvres. Le conducteur nous ouvrit la porte et referma ensuite derrière nous. Tout était noir. Le conducteur tendit sa lanterne à Maurice qui me fit monter par un escalier à l'étage. Tout était calme. On entendait des éclats de voix et de la lumière filtrait derrière une porte. Maurice me fit entrer dans la chambre. La numéro 2. Il alluma la lumière. C'était une chambre typique de pension. Un lit, une armoire, une coiffeuse, un tableau représentant une falaise... Sur une table, il y avait aussi un repas froid. Maurice me dit de me mettre à mon aise, de manger et surtout de ne pas sortir de la chambre. Il reviendrait plus tard. Je mangeai donc et me reposai ensuite sur le lit. J'entendais des voix dans la chambre d'à côté sans bien distinguer le sens des mots. Il y avait aussi pas mal de rires. Une vingtaine de minutes après qu'il m'ait installée dans la chambre, Maurice revint me voir. Il me demanda si tout allait bien et je lui répondis par l'affirmative. Il me fit signe de le suivre et j'obtempérai. Il m'amena jusqu'à la porte de la chambre 4. Il l'ouvrit et je vis un homme debout qui semblait nous attendre. Maurice me dit « Mon associé... » J'étais surprise. J'avais du mal à croire que la personne devant moi était un truand. Son accoutrement faisait plutôt penser à une sorte d'artiste. Et il était blanc comme un linge. Je lui fis un salut qu'il ne me rendit pas. Puis je cherchai ma sacoche du regard. Pas dans la chambre. Maurice devait l'avoir mise en sécurité. Je voulus lui demander quand nous débiterions mais il m'empêcha de parler. Et il me raccompagna dans ma chambre. Nous passâmes devant la chambre 3 dans laquelle j'eus le dégoût d'entendre un couple qui semblait prendre beaucoup de plaisir sans se soucier du voisinage. Mais où avais-je mis les pieds ? Arrivé dans la chambre, Maurice me dit qu'il fallait attendre encore mais que notre affaire se présentait sous les meilleurs auspices. Puis il prit un air malicieux et me dit : « Je vais vous montrer quelque chose qui va vous aider à patienter... » Il s'approcha du tableau et le décrocha. Derrière, il y a un trou qui permet de voir dans la chambre d'à côté. Maurice m'invita à regarder. Ce que j'y vis me fit sursauter. Henri ! Henri sur un lit en train de becoter une poule. J'étais stupéfaite. C'était lui dans la chambre 3 ! Maurice me sourit et me laissa là en me gratifiant d'un « à tout à l'heure » plein de sous entendus. La haine montait en moi. Plus forte que jamais. Henri, ce salaud... Il allait me le payer très cher cette ordure ! Profite, profite de ta dernière nuit...

Vers onze heures, je ne pus éviter d'entendre les râles de plaisir de mon époux. Je regardai. Il venait en effet de s'abandonner entre les cuisses de cette traînée. Après avoir repris son souffle, il lui dit qu'il avait soif et voulait descendre prendre un verre d'eau à la cuisine. Elle essaya de le retenir, mais il sortit de la chambre. J'attendis son retour avec anxiété, et quelques minutes après, il revint se coucher avec elle. Il commença alors à lui lire de la poésie, la ponctuant de commentaires grivois d'une stupidité accablante, qui la firent pourtant rire...

J'ai un peu perdu la notion du temps, lorsque j'entends au travers de la porte un bris de verre assez fort. Je ne sais pas ce qui se passe mais cela ne perturbe pas les deux tourtereaux de la chambre à côté, qui rient à gorges déployées. À peine un quart d'heure plus tard, j'entends de l'agitation dans le couloir. Des pas sur le palier et dans les escaliers, des coups sur une porte... La poule qui est avec mon mari lui dit de ne pas bouger et qu'elle reviendra bientôt. Elle sort sur le palier, en tenue plutôt légère.

Je commence à m'inquiéter. Henri est sur le lit. Pas de nouvelles de Maurice et j'entends des voix au rez-de-chaussée. Mon intuition me dit que quelque chose ne va pas. Cependant, Maurice m'a bien dit de ne pas bouger. J'entends une porte claquer. J'attends quelques minutes. Je vais rejeter un coup d'œil à la chambre d'à côté. La poule n'est pas revenue. Henri est debout en train de mettre un peignoir. Il sort.

S'agit-il de ce qu'a prévu Maurice ou y aurait-il quelque chose qui cloche ? Je respire un bon coup. Mon cœur bat fort. J'entends encore des voix en bas... L'horloge n'a pas encore sonné, il ne doit pas être loin de minuit...

Ce que je pense de...

ℳ **Charles (Audebert) :** « L'homme avec qui je veux refaire ma vie. Accessoirement le père de mon futur enfant. »

ℳ **Maurice :** « Un homme mystérieux qui semble prendre quantité de précautions. Vu le prix que je paie, je lui fais confiance pour mener à bien notre affaire. Je n'ai pas le choix. Mais il ne m'a pas trompée. Ma présence ici le prouve... »

ℳ **Le conducteur de la voiture :** « Un type bizarre qui n'a pas décroché un mot du voyage. Il m'a fait un peu peur avec son sourire étrange. »

ℳ **L'associé de Maurice :** « Il a l'air de tout sauf d'un truand. Pas comme Maurice ! »

ℳ **Henri (de Lagrange) :** « Mon salaud de mari. Le contraire de mon amant Charles. Sa mort ne sera jamais assez dure comparée aux malheurs qu'il m'a fait subir toutes ces années... »

ℳ **La poule :** « Henri n'a vraiment aucun goût... Au travers de l'œilleton, je l'ai entendu l'appeler Suzanne. »

Ce que je suis...

ℳ Une femme bafouée bien décidée à se venger afin d'entamer une seconde vie plus attrayante que la première. Longtemps, j'ai été assez naïve pour croire les mensonges d'Henri. Je suis maintenant très lucide et plus que déterminée.

ℳ Une bourgeoise de la haute. Peu à l'aise avec les gens du peuple, je les méprise superbement, du fait de mon rang et de ma classe.

ℳ Enceinte de six mois... Joueuse, tu prendras soin de glisser un coussin sous tes vêtements, à moins que tu ne sois la joueuse pour laquelle ce personnage a été modifié...

Ce que je veux...

ℳ Mon rêve : ne plus vivre avec Henri, changer de vie, être libre, retrouver Charles...

ℳ Ma volonté : que l'affaire aille à son terme, sauf si ça m'empêche de vivre mon rêve...

ℳ Ma crainte : que l'affaire capote... Si c'était le cas, je dois m'en sortir sans encombre et tenter de récupérer l'argent. Tout travail mérite salaire, à condition qu'il soit effectué correctement.

Ce que je porte...

Je suis une femme de la haute société, élégante et en tenue de voyage. Je suis venue avec un petit sac de voyage avec le minimum vital.

Où se trouvent...

- ℒ Mon sac de voyage est sur le lit de la chambre 2.
- ℒ Le petit mot de Charles est dans mon manteau, sur le lit de la chambre 2.
- ℒ Les restes de mon repas sont sur la table de la chambre 2
- ℒ Un œillette est caché derrière un tableau de la chambre 2.
- ℒ Maurice a ma sacoche avec l'argent. (l'organisateur doit te montrer à quoi elle ressemble)

Ce que je sais faire...

- ℒ Me bagarrer (0) ? Voyons, je suis une femme du monde !
- ℒ Attendre... Joueuse, au début du jeu, tu es cachée dans la chambre 2 (une pièce isolée des autres joueurs). L'organisateur viendra te signaler l'instant correspondant à la sortie d'Henri de la chambre voisine. À partir de cet instant, tu entres en jeu et peux faire ce que tu souhaites, en particulier : écouter ce qui se passe à la porte (que tu peux aussi entrouvrir) et décider de sortir quand bon te semble... Attention, aucun autre joueur ne devra t'avoir vu arriver. Le mieux serait que tu arrives avant tout le monde avec un bon bouquin le temps que tout le monde se mette en place (à coordonner avec l'organisateur).

Ce que je dis souvent...

- ℒ (entre mes dents) : tu vas me le payer ordure...
- ℒ Regardez-moi cet individu... quelle vulgarité !
- ℒ Monsieur Maurice, je suis sûre que vous êtes un grand professionnel et que vous saurez aller au bout de vos obligations envers votre cliente...